

L'« étrangère » et l'altérité féminine dans le roman d'Emmanuel Carrère *Un roman russe*

Chargée de cours, doctorante Onorina Botezat
Université « Spiru Haret », Constanta, Roumanie

Abstract: *The analytical approach to recurrent characterizations of groups as such uses the term “image” to describe the notional representation we form in our minds about otherness. The insights provided by the ethnology and anthropology have underlined the importance of the discourse of “alterity”, which is now understood as complementary to images studies and identity construction. Since Imagology concerns the study of idealized images of an Other, it opens up the possibility of understanding the connection between stereotype, social imagery, literature, culture, and society. Analyzing the gendered cultural Other and the topoi of literary representation and formation of cultural identities within the Emmanuel Carrère novel “A Russian novel”, underlines the way the female figure is represented and de-constructed within the literary understanding of the cultural diversity of the 20th century.*

Key words: Emmanuel Carrère, novel, alterity, female image

Le roman d'Emmanuel Carrère *Un roman russe* a fait partie de la première sélection pour le Prix de Flore 2007, a été sélectionnée pour le prix du livre France Culture, Télérama 2007 et a obtenu le premier prix Alain Duménil en juin 2007.

Emmanuel Carrère est un excellent romancier à succès. Plusieurs romans, *La moustache*, *La classe de neige* et surtout *L'adversaire* (adapté au cinéma par Nicole Garcia en 2002), l'ont placé parmi les rares auteurs français qui vendent bien, plaisent à la critique et sont régulièrement adaptés au cinéma. Ecrivain de l'angoisse et de la perte d'identité, il se révèle toujours un bon constructeur d'histoire. Si le roman d'Emmanuel Carrère n'a pas été écrit en cyrillique - ses relations avec la langue russe représentent un des ressorts du récit - il a indéniablement l'âme slave, des racines russe, au moins. Avec ce roman, l'auteur change de registre. Il se met à nu dans un exercice paradoxalement appelé « roman russe ». L'auteur nous livre ici sa version de l'autofiction, genre délicat qui repose sur le dévoilement de la vie intime, un narcissisme hautement revendiqué, en même temps qu'un souci de ne pas contrarier la dynamique entraînante de l'écriture, non comme un exercice de style ou pour s'inscrire dans un courant, mais bien comme il le dit, pour exorciser les démons familiaux, pour ne pas mourir. Pourtant cette autobiographie, qu'est une incursion volontaire et entêtée dans l'opacité de ses mémoires, n'est pas une autoflagellation publique, restant sujet à la vocation première de la littérature : le roman nous montre le monde, nous apprend sur nous-mêmes et sur l'autre, l'autrui.

Un roman russe est la nouvelle déclinaison, intimiste et émouvante, d'un questionnement obsédant sur l'obscurité où se débat l'intelligence, confrontée à l'illusion et à l'incertitude, à une vérité sur les êtres et sur le monde qui se dérobe ; interrogation réitérée plusieurs fois par l'auteur, dans *L'Adversaire* par exemple (éd. P.O.L, 2000). La valeur de confession, au sens non pas religieux mais littéraire du terme, est donnée par la mise à nu du récit, par le dévoilement qu'est cette incursion ancrée dans l'histoire de sa famille.

Voilà, c'est dit. Une fois dit, ce n'est pas grand-chose. Une tragédie, oui, mais une tragédie banale, que je peux sans difficulté évoquer en privé. Le problème est que ce n'est pas mon secret, mais celui de ma mère. (p. 70)

Le parcours du roman est long et sinueux, infiniment douloureux, tantôt tragique, tantôt érotique. L'espace de quelques mois dont se déroule le roman, le temps pour le tournage du film de Carrère, *Retour à Kotelnic*, sorti en 2004, *Un roman russe* trahi en réalité une temporalité bien plus vaste. Une construction narrative formidablement tenue emmêle de nombreux événements : les voyages en Russie qu'occasionna ce projet de film ; l'histoire d'amour chahutée que l'écrivain a nouée parallèlement, à Paris, avec une jeune femme prénommée Sophie ; l'enfance de Carrère et les souvenirs tantôt précis tantôt précaires qu'il

en conserve, centrés notamment sur sa relation avec sa mère, l'historienne et académicienne Hélène Carrère d'Encausse.

Adulte, la jeune fille pauvre au nom imprononçable est devenue sous celui de son mari - Hélène Carrère d'Encausse - une universitaire, puis un auteur de best-sellers sur la Russie communiste, postcommuniste et impériale. Elle a été élue à l'Académie française, elle en est aujourd'hui le secrétaire perpétuel. Cette intégration exceptionnelle à une société où son père a vécu et disparu en paria s'est construite sur le silence et, sinon le mensonge, le déni.

On observe trois histoires décroisées. La première est celle d'un Hongrois, enrôlé dans la Wehrmacht, capturé en septembre 1944 par l'Armée rouge et fait prisonnier par l'Armée rouge en 1945. Il a passé plus de cinquante ans enfermé dans un hôpital psychiatrique, à Kotelnitch, petite ville à 800 kilomètres de Moscou, avant d'être rapatrié, en 2000, à Budapest. A ce destin brisé est consacré le film « Retour à Kotelnitch ». Sans oublier, par-delà les générations, le roman familial et ses zones d'ombre – lesquelles se cristallisent en la personne de son grand-père, sur l'histoire du soldat hongrois vient soudain se superposer celle de son propre grand-père maternel, « un homme dont la mort incertaine a pesé sur ma vie », un Géorgien émigré en France dans les années 1920, au lendemain de la révolution russe et installé à Bordeaux, Georges Zourabichvili, admirateur de Hitler et de Mussolini. Fasciné depuis toujours par la Russie, pays des origines de sa mère (Hélène Carrère d'Encausse, actuelle secrétaire perpétuelle de l'Académie française), l'auteur va se passionner pour ce fait divers. Avec une équipe de télévision, il se rend deux fois à Kotelnitch recueillir des témoignages dans l'hôpital psychiatrique où le prisonnier avait séjourné seul, oublié du monde, sans apprendre un mot de russe, ce qui le transformait sans doute en statue muette, en vieux meuble. D'où, vraisemblablement, l'intérêt de Carrère et la fascination pour cet étrange bonhomme... Dans plusieurs journaux, à la sortie de son film documentaire, Carrère déclarait : « Cette ville ne m'est rien, je n'y ai aucune racine familiale, mais là-bas des bribes de l'enfance sont remontées en moi. » Au cours du premier séjour, notre Emmanuel fait la connaissance d'un couple, Ania, mariée à Sacha, officier local du FSB (ex-KGB). Quand il y retournera, des mois plus tard, il apprendra l'assassinat d'Ania, tuée avec son bébé par un voisin fou.

Mon grand-père aurait maintenant plus de 100 ans, et il est très probable qu'il a été abattu quelques heures, quelques jours ou quelques semaines après sa disparition. Mais pendant des années, des dizaines d'années, ma mère s'est efforcée - ou interdit, mais c'est pareil - d'imaginer l'inimaginable : qu'il vivait quelque part, qu'il était prisonnier peut-être, qu'un jour il reviendrait. Aujourd'hui encore, je le sais parce qu'elle me l'a dit, il lui arrive de rêver de son retour. [...]

De tout cela, quel roman composer, quel fil narratif suivre ? L'interrogation parcourt en filigrane *Un roman russe*, et semble trouver à chaque instant, de façon concomitante, sa réponse – tandis que, de façon faussement digressive, s'écrit sous nos yeux l'histoire d'un homme qui, en guise d'héritage, reçut « l'horreur, la folie, et l'interdiction de les dire », et, bravant cet interdit, décida de devenir écrivain. L'histoire d'une famille, d'une lignée d'individus « pétris de peur et de honte, hantés par un fantôme », legs cruel avec lequel Carrère lutte depuis longtemps, et qu'aujourd'hui, par le biais de ce grand livre, il semble accepter, comme pour mieux le tenir à distance, tenter de s'en affranchir.

En quelques mots : mon grand-père maternel, Georges Zourabichvili, était un émigré géorgien, arrivé en France au début des années 1920 après des études en Allemagne. Il y a mené une vie difficile, aggravée par un caractère difficile aussi. C'était un homme brillant, mais sombre et amer. Marié à une jeune aristocrate russe aussi pauvre que lui, il a exercé divers petits métiers, sans jamais parvenir à s'intégrer nulle part. Les deux dernières années de l'Occupation, à Bordeaux, il a travaillé comme interprète pour les Allemands. A la Libération, des inconnus sont venus l'arrêter chez lui et l'ont emmené. Ma mère avait 15 ans, mon oncle 8. Ils ne l'ont jamais revu. On n'a jamais retrouvé son corps. Il n'a jamais été déclaré mort. Aucune tombe ne porte son nom.

La deuxième histoire de ce « roman russe » s'appuie sur un « secret » de famille. Hélène Carrère d'Encausse a longtemps caché à son fils que son grand-père maternel s'appelait Georges Zourabich-vili, émigré géorgien, de langue russe. Cet intellectuel avait fait des études de philo à Berlin en même temps que Nabokov, était devenu chauffeur de taxi à Paris. Homme sombre et vivant mal son déclassement, il avait travaillé comme interprète pour les nazis, à Bordeaux, pendant les deux dernières années de l'Occupation. Il disparaît pendant l'Épuration, sans doute liquidé par la Résistance locale. Son corps ne sera pas retrouvé. La famille a longtemps fait silence, la mère de l'auteur demandant à son fils de ne rien révéler de ce grand-père avant sa mort à elle...

Ce silence, ce déni sont littéralement vitaux pour elle. Les rompre, c'est la tuer, du moins en est-elle persuadée, et je me suis persuadé de mon côté qu'il est, pour elle et moi, indispensable de le faire. Avant sa mort à elle, et avant d'avoir, moi, atteint l'âge du disparu - faute de quoi je redoute qu'il me faille comme lui disparaître.

Enfin, le troisième volet du livre est le plus étonnant. C'est un épisode à la fois grotesque, bouffon et délirant. Il pourrait avoir pour titre de comédie « Le jour où j'ai appris que j'étais un amant trompé ». Il s'agit du récit à la première personne d'un amour malheureux entre l'auteur et cette Sophie que l'auteur qualifie de « radieuse ». Là, rejoignant les thèmes de ses romans passés - la montée de la paranoïa -, Carrère se surpasse dans le récit, presque gourmand, de son infortune. Il décrit son propre affolement dans une retranscription quasi sténographique de ses dialogues avec sa Sophie. La publication d'une nouvelle érotique de l'auteur dans un supplément du journal *Le Monde* sera le déclencheur de ce qu'on pourrait appeler « Chronique d'une panique ». C'est à la fois hilarant, pathétique, confus, infantile, très vivant, déballage qui carbonise l'auteur, sa famille, ses vacances, et sa superbe. Cela révèle surtout un narcissisme assez massif, concret, sidérant tant il semble inconciliable avec la vie à deux... L'auteur ne se ménage guère et s'y montre, avec une cruauté masochiste, et un certain courage, sous un curieux jour.

Déballage avec forfanterie sexuelle, scènes de jalousie à répétition, manoeuvres, stratégies cinglées, crises de désespoir bien réelles, paniques sur le portable, réactions en chaîne catastrophiques, et le chœur des amis ou des inconnus, grâce aux mails. Tout y est : sauvageries, cris, pleurs, chuchotements, baisers, réconciliations oiseuses, tout y est de ces nouvelles scènes de la vie conjugale. Un égoïste et une femme infidèle pénètrent dans le labyrinthe de l'incompréhension et du désastre psychologique.

On apprend, au détour d'une page, que l'auteur suit une analyse. Elle déborde dans ce livre et nous prend à partie. Carrère gratte ses plaies devant nous, perdu dans une image oedipienne énorme. Il nous jette quelques clés de l'affaire familiale en travers de la figure, et le travail littéraire dans tout cela se retrouve propre, net, utile, précis, sans éclat. Une façon de transformer le lecteur en voyeur, puis en galérien du « moi je ». On se demande pourquoi autant d'auteurs actuellement - façon Angot - s'arpentent sentimentalement, naviguant entre la révélation pour tabloïds, le style *Voici* et le voyeurisme people d'une certaine télé. Quelle constance, quelle opiniâtreté, quel acharnement suave dans la gratouille égotiste, prenant le lecteur pour confident et abusant de sa capacité d'écoute. Ici, Othello se métamorphose en Narcisse. Ceux qui ont aimé les romans de Carrère trouveront là des clés pour comprendre ce qui charpente l'oeuvre et les fantasmes qui la soutiennent. Ceux que l'autofiction agace se souviendront que Dostoïevski, dans « *L'adolescent* », avait écrit : « Traîner l'intimité de mon âme et une jolie description de mes sentiments sur leur marché littéraire serait à mes yeux une inconvenance et une bassesse. » On n'en est plus là.

Ce « petit bonhomme sec, sans générosité » dont il se fait un portrait cruel et désespéré : « J'ai reçu en héritage l'horreur, la folie et l'interdiction de les dire. Mais je les ai dites. C'est une victoire. », l'auteur emprunte l'esprit dostoïevskien, et donne une force incroyable au texte. Fanny Chartres dans l'article « De la littérature considérée comme une

tauromachie » propose une lecture « d'une longue lettre filiale, avec de traits d'un assassinat. » [...]

En Russie l'auteur apprend de nouveau la langue russe, la langue maternelle de sa mère. A vrai dire, il fait des efforts pour la comprendre et pour la parler, comme s'il ne veut reconnaître un passé honteux, son passé. Carrère ressent à Kotelnitch tout ce que son grand-père avait ressenti en Russie : une vie misérable, le désespoir des gens qui luttent jour après jour pour survivre.

Dire que j'ai parlé russe enfant serait excessif, mais je l'ai entendu, j'ai baigné dans cette langue et il m'en est resté un accent que mes interlocuteurs s'accordent à trouver excellent. A la première phrase, on croit que je parle couramment. Cette première phrase est souvent : Ia otchen plokho gavariou pa rousski - je parle très mal russe -, et comme je la prononce très bien elle passe pour une coquetterie. Dès la seconde, force est de me donner raison. J'ai fait du russe au lycée, j'étais nul, et pendant vingt ans je n'ai plus voulu y penser. Le russe et la Russie étaient le territoire de ma mère, je préférerais ne pas aller de ce côté-là. Mais depuis quelques années je me suis convaincu qu'apprendre ou réapprendre le russe serait la clé d'un changement décisif. Que, parlant ou reparlant russe, je m'affranchirais de la honte qui étrangle ma voix et pourrais enfin parler à la première personne. Pour dire qu'on parle une langue couramment, on dit svobodno, librement, et c'est exactement ce que je me figure : que parler russe me libérera. [...]

La langue est celle du réel. Sans ambages, elle dégage une mélancolie poétique, un ton doux-amer qui fait le lecteur deconstruire et reconstruire les passages comme une poupée russe. Au cœur d'une réalité si brute, l'histoire d'amour avec Sophie naît et meurt. Déchirante, elle donne à ce roman les couleurs amères d'une tragédie moderne.

La quête d'une délivrance, la volonté de « prendre au piège quelque chose qui m'échappe et me mine », de traquer en soi cet « ennemi ricanant, cruel et monstrueux » qui le hante, c'est bien ce qui guide le présent récit, dont on pressent assez vite qu'il est, pour Carrère, une sorte de Lettre à la mère – à l'instar, si l'on veut, de celle que Kafka adressa naguère à son père –, et les dernières pages, tendres, lumineuses, presque suppliantes d'*Un roman russe* viendront ultimement confirmer cette intuition.

Comme le jeu des poupées russes, les matriochkas, a fascinée depuis toujours le public, l'idée d'un roman russe, d'un roman d'une nation inconnue se retrouve ultérieurement, comme écho de la réception du roman de Carrère, chez le fondateur du Caca's Club Frédéric Beigbeder avec son « Un roman français ». Sous ce titre, qui est un clin d'oeil à « Un roman russe » d'Emmanuel Carrère et au François Nourissier d'« Une histoire française », celui que l'on surnommait jadis « François Nourisson » l'auteur ne raconte pas seulement son expérience traumatisante de la garde à vue : une très longue nuit de trente-six heures pendant laquelle il a prié, eu « les aisselles qui puent », songé au suicide, et appris que « la France est un pays qui pratique la torture dans le 1er arrondissement, juste en face de la Samaritaine »

Bibliographie

- Amette, Jacques-Pierre, « Emmanuel Carrère, Narcisse sans pitié », *Le Point*, 01/03/2007
Beigbeder, Frédéric. *Un roman français*, Grasset, Paris, 2008.
Carrère, Emmanuel, *Un roman rus*, Traducere din limba franceză de Doru Mareș, Editura Trei, Colecția „Fiction Connection“, București, 2008,
Carrère, Emmanuel, *Un roman russe*, P.O.L., Paris, 2007
Chartres, Fanny., „Literatura ca tauromahie” (« *De la littérature considérée comme une tauromachie* »), Observatorul cultural, nr. 439, septembrie 2008
Crom, Nathalie, « Emmanuel Carrère affronte ses fantômes familiaux dans un récit autobiographique maîtrisé et émouvant ». *Telerama* n° 2981 - 03 mars 2007
Garcin, Jérôme. « Témoin de la mort d'une fillette en Indonésie et de celle de sa belle-soeur en France, Emmanuel Carrère raconte dans «D'autres vies que la mienne» comment ces deux drames l'ont métamorphosé. Interview », *Le Nouvel Observateur*, 5 mars 2009.